



Prélude n. 7

Mettre au travail une solitude irréductible ?

Sara Rodowicz-Ślusarczyk

Je me réjouis de pouvoir m'appuyer sur une formule de la langue française : « mettre quelque chose au travail ». Même si l'expression est assez commune, je m'aperçois que je l'ai apprise pendant des séminaires de l'EPFCL. Je me réjouis d'autant plus qu'une telle formulation, traduite en polonais, exprime quelque chose de plus. Dans l'expression « zaprzęgnąć do pracy », pour traduire « mettre au travail » on utilise le même verbe que l'on emploie pour dire « atteler un cheval au chariot ». L'animal tire en avant, et cela est indispensable.

Si je souligne ce petit détail langagier, c'est parce que travailler beaucoup est aussi un symptôme très commun de notre époque, cela pouvant aller jusqu'à l'extrême, comme me l'a dit récemment une femme : « tout devient travail ». Il s'agit donc, dans ce « mettre quelque chose au travail », d'y inclure quelque chose, voire d'en faire le moteur. Il s'agit d'une chose qu'on a plutôt tendance à méconnaître, ou à faire taire pour travailler, et que j'appelle ici « solitude ». Mais si j'écris une solitude irréductible, la question se pose de savoir qu'est que cette solitude ? Qu'arrive-t-il quand elle est, non pas mise de côté, mais « attelé » au travail ?

Avec la proposition de Lacan sur la passe, il y a un nouage à faire entre la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension. Cette possibilité, que Lacan nous a laissée au sein de l'École avec le dispositif de la passe, peut avoir des échos dans le mode de travail offert par le cartel...

Cela ne va pourtant pas de soi. La possibilité d'un tel nouage est fondée sur un certain virage. Un virage difficile à attraper, puisque son expérience est toujours inédite et singulière. Il est bien en rapport avec cette solitude... irréductible.

C'est un moment où le rapport au savoir se transforme, et à partir duquel peut s'engendrer un savoir que j'appellerai donc un savoir *pour* l'École. « Pour » veut dire qu'on peut y contribuer, justement, à partir de cette solitude. C'est celle-là l'hypothèse. Et pourquoi pas contribuer surtout avec des questions... ? Y contribuer avec la petite différence de ne plus se précipiter dans l'espoir de trouver des réponses prêtes dans le savoir *de* l'Autre, qui est, dans ce cas, l'École. Un soulagement paradoxal se produit dans le travail à partir du fait que le temps logique des moments pour comprendre – des moments d'incompréhension solitaires – y trouve bien sa place.

Lorsque nous mettons la solitude au travail, qu'est-ce qui se révèle ? Que le point même d'avènement de cette solitude irréductible nous échappe également. Le savoir de ce qui vient du réel, même s'il atteint une certitude, n'est jamais permanent, on ne peut pas rester dedans. S'il s'agit de ce qui ne peut pas être su, c'est dans l'expérience de travailler avec les autres, ce qui est indispensable, que l'on voit comment ce manque, mis en mouvement, bouge, se déplace et peut à nouveau nous surprendre.

Si Lacan a proposé l'École comme un refuge contre le malaise dans la civilisation et le malaise dans le monde analytique, nous ne pouvons l'articuler avec l'exil que du fait de son caractère irréductible, d'être un exil structurel.